

Aristote, Métaphysique, Δ

appelé plan, ce qui est divisible d'une seule façon est appelé ligne, ce qui n'est absolument pas divisible selon [30] la quantité est appelé point et unité : sans position, c'est l'unité ; avec position, c'est le point. De plus, certaines choses sont une selon le nombre, d'autres selon l'espèce, d'autres selon le genre, d'autres selon l'analogie : selon le nombre, celles dont la matière est une ; selon l'espèce, celles dont l'énoncé est un ; selon le genre, celles qui ont la même figure de prédication ; selon l'analogie, toutes celles qui sont comme [35] une chose en relation avec une autre. Toujours ce qui est postérieur accompagne ce qui précède, par exemple, tout ce qui est un par le nombre l'est aussi par l'espèce, mais tout ce qui est un par l'espèce ne l'est pas par le nombre ; [1017a] tout ce qui est un par l'espèce l'est aussi par le genre, mais tout ce qui est un par le genre ne l'est pas par l'espèce, mais par analogie ; et tout ce qui est un par analogie ne l'est pas par le genre.

Il est manifeste aussi que le multiple se dira par opposition à l'un, soit en effet par l'absence de continuité, soit par divisibilité [5] formelle de la matière ou première ou dernière, soit parce que les énoncés qui disent l'être ce que c'est sont plusieurs.

L'être.

7. L'être se dit ou par coïncidence ou par soi : par coïncidence par exemple, nous affirmons que le juste est musicien, qu'un humain est musicien ou que le musicien est [10] un humain, à peu près comme nous disons que le musicien construit parce qu'il arrive par coïncidence au constructeur d'être musicien ou au musicien d'être constructeur, car « ceci est ceci » signifie « ceci coïncide avec ceci » et il en est ainsi pour les cas susdits aussi. Quand en effet nous disons que l'humain est musicien et que le musicien est un humain, [15] ou que quelqu'un de blanc est musicien ou que le musicien est blanc, nous le disons dans un cas parce que les deux coïncident avec le même, dans l'autre cas parce qu'il y a coïncidence avec l'être ; d'autre part nous disons que musicien est un humain parce que musicien coïncide avec cet humain (de la même façon, on dit aussi que le non-blanc est parce que ce avec quoi il coïncide est). Donc les choses qu'on dit être par coïncidence [20] sont dites ainsi, soit parce que deux coïncidents appartiennent au même être, soit parce que ce coïncident appartient à un être, soit parce que l'être auquel appartient ce dont il est lui-même prédicat existe.

Les êtres par soi se disent en autant de sens que les figures de la prédication, car d'autant de façons qu'elles se disent, autant l'être a de sens. Donc, puisque les [25] prédicats signifient soit le ce que c'est, soit la qualité, soit la quantité, soit la relation, soit le faire ou le subir, soit le lieu, soit le temps, être prend la même signification que chacun de ces prédicats ; car il n'y a aucune différence entre « un humain est bien portant » et « un humain se porte bien » ni entre « un humain [30] est "en train de marcher" » ou « en train de couper » et « un humain

marche » ou « coupe » et ainsi de suite. En outre, « être » et « il est » signifient que c'est vrai ; « ne pas être » signifie que ce n'est pas vrai, mais faux, aussi bien dans l'affirmation que dans la négation ; par exemple dire « Socrate musicien est » veut dire que cela est vrai, ou dire « Socrate non blanc est » veut dire que cela est vrai, mais dire « la diagonale commensurable n'est pas » [35] veut dire que cela est faux. En outre, être signifie [1017b] aussi l'être, qu'on le dise en puissance ou en état accompli, de ce qu'on a dit plus haut ; en effet, nous affirmons qu'être voyant, c'est être voyant soit en puissance soit en état accompli ; de la même façon, avoir la science signifie qu'on peut se servir de sa science et [5] qu'on s'en sert, et être en repos se dit de ce à quoi le repos appartient déjà comme de ce qui peut être en repos. Il en va de même aussi pour les substances : en effet, nous affirmons qu'Hermès est dans la pierre, que la moitié de la ligne est une partie de la ligne et que le blé qui n'est pas encore mûr est du blé. À quel moment un possible existe et à quel moment il n'existe pas encore, cela doit être défini ailleurs.

Substance

8. [10] On appelle substance les corps simples, par exemple la terre, le feu, l'eau et tous les corps de cette sorte et, en général, les corps et leurs composés, animaux et êtres divins, et leurs parties ; on appelle substance tous ces corps parce qu'ils ne se disent pas d'un substrat, mais que les autres choses se disent de ceux-là ; en un autre [15] sens, on appelle substance ce qui est cause de l'être, présent dans toutes les choses telles qu'elles ne se disent pas d'un substrat, par exemple l'âme pour l'animal ; en outre, on appelle substances toutes les parties présentes dans les choses de cette sorte, définissant et signifiant un ceci, et dont la suppression entraîne la suppression du tout, comme la suppression d'un corps si le plan est supprimé, à ce que certains affirment, et la suppression d'un plan [20] si la ligne est supprimée ; et, de l'avis de certains, le nombre, en général, est tel, car, selon eux, si on le supprime, rien n'existe et il définit tout ; en outre, on appelle substance l'être ce que c'est dont l'énoncé est une définition, c'est-à-dire ce qu'on appelle la substance de chaque chose. Il en résulte donc que substance se dit en deux sens, le substrat ultime qui ne se dit plus à propos d'autre chose et ce qui, [25] étant un ceci, est aussi séparable ; telles sont la figure et la forme de chaque chose.

Même, autre, différent, semblable

9. Même se dit d'abord par coïncidence : par exemple, blanc et musicien sont la même chose parce qu'ils coïncident avec la même chose, être humain et musicien parce que l'un des deux coïncide avec l'autre ; [30] musicien est la même chose qu'être humain parce qu'il coïncide avec l'être humain : ce dernier est le

Livre Z

Le premier sens de l'être est la substance

[10] 1. L'être se dit en plusieurs sens, selon les distinctions que nous avons faites auparavant dans le livre sur la pluralité des sens¹. En effet, il signifie d'une part le ce que c'est et un ceci, d'autre part la qualité ou la quantité ou chacun des autres prédicats de cette sorte. Or, puisque l'être se dit en autant de sens, il est manifeste que, parmi ces sens, le premier être est le ce que c'est, qui précisément signifie [15] la substance (car chaque fois que nous énonçons que ceci est de telle qualité, nous disons que c'est bon ou mauvais, mais non que c'est long de trois coudées ni que c'est un humain; chaque fois, en revanche, que nous énonçons ce que c'est, nous ne disons pas que c'est blanc ou chaud ou long de trois coudées, mais que c'est un humain ou un dieu), et tous les autres prédicats sont appelés des êtres en ce qu'ils sont soit des quantités, soit des qualités, soit des affections, soit tel autre prédicat de l'être pris dans ce premier sens. [20] C'est pourquoi il serait difficile de dire si « marcher », « être en bonne santé », « être assis » signifient, chacun d'eux, un être ou un non-être, et de même pour n'importe lequel des autres <prédicats> qui sont tels. En effet, aucun d'eux n'existe par lui-même naturellement ni ne peut se séparer de la substance; en revanche, sont plutôt au nombre des êtres, s'il en est, ce qui marche, [25] ce qui est assis et ce qui est en bonne santé. Ceux-là plutôt sont manifestement des êtres parce qu'il y a pour eux quelque chose de déterminé, le substrat (c'est la substance et le singulier) qui précisément se manifeste dans une telle prédication; car ce qui est bien ou ce qui est assis ne se dit pas sans ce substrat.

À l'évidence donc, c'est par [30] cette substance que chacun de ces êtres aussi existe, de sorte que l'être au sens premier et non pas un être quelconque, mais l'être, au sens simple, serait la substance. Sans aucun doute, premier se dit en plusieurs sens; pourtant, dans tous les sens, la substance est première par priorité, par la connaissance et chronologiquement, car aucun de tous les autres

1. Et Δ, 7, 1017a7.

prédicats n'est séparable, seule la substance l'est. Et si elle est première par l'énoncé, [35] c'est que l'énoncé de la substance est nécessairement présent dans l'énoncé de chaque être. D'autre part, nous estimons connaître chaque chose surtout quand nous savons ce qu'est l'être humain ou le feu, plutôt que quand nous en savons la qualité, la [1028b] quantité ou le lieu, puisque nous connaissons aussi chacun de ces prédicats quand nous savons ce qu'est la quantité ou la qualité. Et en particulier, la question qu'on se pose chaque fois, autrefois comme maintenant, et qui est chaque fois source de difficulté : « qu'est-ce que l'être ? » équivaut à la question : « qu'est-ce que la substance ? ». En effet, les uns affirment que l'être est un, [5] les autres qu'il y en a plusieurs, soit en nombre fini, soit infini ; c'est pourquoi il nous faut, nous aussi, étudier surtout, d'abord et pour ainsi dire exclusivement, concernant l'être pris en ce sens, ce qu'il est.

Divergences d'opinion sur les substances

2. Selon l'opinion commune, la substance appartient le plus manifestement aux corps ; c'est pourquoi nous affirmons que les animaux, les plantes et leurs parties sont [10] des substances, et aussi les corps naturels comme le feu, l'eau et la terre et chaque corps de cette sorte, ainsi que tout ce qui en est une partie ou en est composé (ou en partie ou en totalité) comme le ciel et ses parties, astres, Lune et Soleil. Ces substances sont-elles les seules ou y en a-t-il encore d'autres ? Ou bien y en a-t-il certaines parmi celles-ci [15] et certaines parmi d'autres encore ? Ou bien n'est-ce aucune de celles-ci, mais certaines autres ? C'est ce qu'il faut examiner. De l'avis de certains, les limites du corps, comme la surface, la ligne, le point et l'unité, sont des substances, et même plus que le corps et le solide. En outre, les uns croient qu'en dehors des choses sensibles, il n'y a rien de tel <qu'une substance>, mais les autres croient qu'il en est de plus nombreuses, qui sont davantage des substances parce qu'elles sont éternelles, comme Platon qui pense [20] que les formes et les objets mathématiques sont deux substances <différentes> et qu'une troisième est celle des corps sensibles. Speusippe, en parlant de l'Un, admet un nombre encore plus grand de substances et des principes pour chaque substance, une substance pour les nombres, une pour les grandeurs, ensuite une pour l'âme et, de cette façon donc, il allonge de plus en plus la liste des substances. À l'opposé, certains [25] affirment que les formes et les nombres ont la même nature et que le reste en dérive, les lignes et les surfaces, jusqu'à la substance du ciel et jusqu'aux choses sensibles. Sur ces sujets donc, qu'a-t-on raison ou tort de dire ? Quelles sont les substances ? En existe-t-il en dehors des substances sensibles ou non ? Et celles-là, comment [30] existent-elles ? Existe-t-il quelque substance séparable, pourquoi et comment ? Ou bien n'en existe-t-il aucune en dehors des substances sensibles ? Il faut examiner cela après avoir dit sommairement ce qu'est la substance.

Le substrat n'est pas la substance

3. La substance se dit, sinon en plus de sens, du moins en quatre principaux : en effet, l'être ce que c'est, l'universel [35] et le genre sont, selon les avis, la substance de chaque être, et en quatrième lieu le substrat. Le substrat est ce de quoi le reste se dit, mais lui-même ne se dit plus d'autre chose ; c'est pourquoi il faut le définir en premier, [1029a] car on est d'avis que le substrat premier surtout est substance. On dit qu'en un sens, la matière est une chose de cette sorte, qu'en un autre sens, c'est la forme, et qu'en un troisième sens, c'est ce qui résulte des deux (par matière, j'entends par exemple le bronze, par aspect la forme extérieure de l'[5]Idée, par ce qui résulte des deux la statue, le composé) ; par conséquent, si la forme est antérieure à la matière et si elle est davantage un être, elle sera aussi, pour la même raison, antérieure à ce qui résulte des deux. On a déjà ébauché ainsi ce que peut bien être la substance : ce qui ne se dit pas d'un substrat, mais ce de quoi le reste se dit. Mais il ne faut pas en rester là, cela ne suffit pas, [10] parce que cela même est obscur et, qu'en outre, la matière devient substance. De fait, si la matière n'est pas substance, on ne voit pas quelle autre chose l'est, car, si on supprime le reste, il est manifeste que rien <d'autre qu'elle> ne subsiste. En effet, le reste, ce sont d'une part les affections, les effets et les puissances des corps ; d'autre part la longueur, la largeur et la profondeur sont des quantités, mais [15] non des substances (car la quantité n'est pas une substance), alors que c'est plutôt la première chose dont tout cela est propriété qui est substance. Mais assurément, si nous enlevons la longueur, la largeur et la profondeur, nous voyons qu'il ne reste rien, sauf ce qui est défini par ces quantités, si bien que, nécessairement, seule la matière se manifeste comme substance quand on examine les choses de cette façon. [20] J'appelle matière ce qui, par soi, ne se dit ni comme quelque chose ni comme quantité ni comme rien d'autre par quoi l'être se définit. En effet, il y a une chose dont est prédiqué chacun de ces prédicats et dont l'être est différent de celui de chacune des prédictions (le reste est en effet prédicat de la substance, mais celle-ci est prédicat de la matière), de sorte que ce qui est dernier n'est par soi ni quelque chose ni une quantité [25] ni rien d'autre, ni non plus bien sûr leurs négations, car elles existeront par coïncidence.

Il faut réfléchir à la forme comme substance

Ainsi ceux qui partent de ces considérations en viennent à faire de la matière une substance ; or c'est impossible. En effet, on est d'avis que être séparable et être un ceci sont au plus haut point des propriétés de la substance. C'est pourquoi on pourrait être d'avis que la forme et le composé des deux sont plus substance [30] que la matière. Ainsi donc il faut négliger la substance composée des deux,

je veux dire de la matière et de l'aspect, car elle est postérieure et évidente. La matière aussi est d'une certaine façon manifeste. Mais pour la troisième substance, il faut y réfléchir, car c'est elle qui présente le plus de difficultés. On s'accorde à penser que certaines des choses sensibles sont des substances, ce qui fait qu'on doit chercher en premier parmi elles, [1029b] car il est avantageux d'aller vers le plus connu. Pour tout le monde en effet, l'apprentissage se fait en passant par ce qui est moins connu par nature [5] vers le plus connu par nature. Et voici la tâche : de même que dans les actions, en partant de ce qui est bien pour chacun, faire que le bien en son entier soit le bien pour chacun, de même, en partant de ce que quelqu'un connaît le mieux, faire de ce qui est connu par nature ce qui est connu de quelqu'un. Les premières connaissances de chacun sont souvent des connaissances légères qui contiennent peu d'être ou [10] n'en contiennent pas du tout. Pourtant, à partir de connaissances médiocres, mais connues de quelqu'un, il faut essayer d'acquérir les connaissances en leur entier, en passant, comme on l'a dit, par ces connaissances médiocres elles-mêmes.

Remarques dialectiques sur l'être ce que c'est

4. Puisque nous avons distingué au début en combien de sens nous définissons la substance et puisque l'être ce que c'est semblait être l'un d'eux, il faut l'étudier. À ce sujet, faisons d'abord quelques remarques d'ordre dialectique : l'être ce que c'est de chaque chose est ce qu'elle est dite par soi, car ton être n'est pas [15] l'être du musicien, puisque tu n'es pas musicien par toi-même ; donc c'est ce que tu es par toi-même. Et ce n'est même pas tout <le par soi qui est l'être ce que c'est>. En effet, ce par soi ne l'est pas de la même manière que le blanc <est par soi> pour une surface, parce que l'être d'une surface n'est pas l'être du blanc. Mais pourtant ce n'est pas non plus le résultat des deux, l'être d'une surface blanche, parce qu'il y a là une addition. Ainsi donc l'énoncé de définition dans lequel cette addition ne sera pas, [20] c'est cet énoncé qui est l'énoncé de l'être ce que c'est de chaque chose, de sorte que, si l'être d'une surface blanche est l'être d'une surface lisse, l'être du blanc et l'être du lisse sont un et le même. Puisqu'il y a aussi des composés selon les autres prédications (car il y a un substrat pour chacune, par exemple pour la qualité, pour la quantité, pour le [25] temps, pour le lieu et pour le mouvement), on doit examiner s'il y a un énoncé de l'être ce que c'est pour chacun <de ces composés> et si l'être ce que c'est est aussi leur propriété, par exemple <s'il est propriété> de « être humain blanc ». Donnons-lui le nom de « manteau ». Qu'est-ce que l'être d'un manteau ? Mais pourtant, <dirait-on>, cela non plus ne fait pas partie de ce qui se dit par soi. Ou alors ne pas être par soi [30] se dit en deux sens, l'un par addition, mais l'autre par soustraction : en effet, dans le premier cas, ce qui est défini est énoncé par addition à autre chose, par exemple si, en définissant l'être du blanc, on énonçait la définition de

« être humain blanc » ; dans l'autre cas, <ce qui est défini est énoncé> par soustraction à une autre chose, par exemple si le manteau signifiait « être humain blanc » et qu'on définisse le manteau comme du blanc : [1030a] Or « être humain blanc » est sans doute une chose blanche, et n'est certes pas ce qu'est l'être du blanc. Mais l'être d'un manteau est-il complètement un être ce que c'est ou non ? En effet, l'être ce que c'est est ce que quelque chose est précisément ; au contraire, chaque fois qu'une chose se dit d'une autre, ce n'est pas ce qu'est précisément un ceci. Par exemple, l'[5]humain blanc n'est pas ce qu'est précisément un ceci, s'il est vrai que le ceci n'appartient qu'aux substances, de sorte qu'il y a être ce que c'est de tout ce dont l'énoncé est une définition. Or il y a définition, non pas si un nom signifie la même chose qu'un énoncé (car tous les énoncés seraient des définitions ; en effet, il y aura un nom pour n'importe quel énoncé et alors l'*Iliade* aussi sera une définition), [10] mais s'il est énoncé d'une chose première ; telles sont toutes les choses qui ne se disent pas en prédisant une chose d'une autre. Par suite, l'être ce que c'est n'appartiendra à aucune des formes qui ne sont pas espèces d'un genre, mais seulement à celles-là, car, pense-t-on, elles ne se disent ni par participation ni selon une affection, ni non plus à la manière d'un coïncident. Mais il y aura un énoncé de chacun [15] des autres êtres aussi, disant ce qu'il signifie si c'est un nom, c'est-à-dire : ceci est propriété de ceci, ou un énoncé plus précis au lieu d'un énoncé simple, mais il n'y aura ni définition ni être ce que c'est.

L'être ce que c'est se dit en plusieurs sens

« À moins que la définition, comme le ce que c'est, ne se dise en plusieurs sens ? Et en effet, le ce que c'est signifie, en un sens, la substance et un ceci, en un autre sens chacun [20] des prédicats, quantité, qualité et tous les autres de cette sorte. De fait, de même que « est » appartient à tous <les prédicats>, mais non de la même façon, de façon première pour l'un, secondaire pour les autres, de même aussi le ce que c'est appartient simplement à la substance, et d'une certaine manière aux autres <prédicats>. En effet, de la qualité aussi nous pourrions nous demander ce qu'elle est, si bien que la qualité aussi fait partie des ce que c'est, mais [25] non simplement ; de la même façon cependant dont certains, à propos du non-être, affirment de manière dialectique que le non-être est, non pas simplement, mais comme non-être, de même en est-il aussi de la qualité. Il faut donc examiner aussi comment il convient de dire à propos de chaque chose, non à un plus haut degré cependant qu'il ne convient d'examiner comment elle est. C'est pourquoi, maintenant que le sens de ce qu'on veut dire est manifeste, l'être ce que c'est aussi, tout comme le ce que c'est, appartiendra, premièrement [30] et simplement, à la substance, ensuite aux autres <prédicats> aussi, non un être ce que c'est simple, mais un être ce que c'est pour une qualité et pour une quantité. En effet, il faut affirmer que ce sont des êtres, soit par homonymie, soit par

comprene peu ou deux. Des deux termes, l'un est la différence, l'autre le genre, par exemple dans l'énoncé « animal bipède », « animal » est le genre, l'autre terme la différence. [5] Si donc le genre n'existe absolument pas en dehors des formes comme espèces du genre, ou s'il existe, mais comme matière (car la voix est genre, c'est-à-dire matière, ses différences produisent à partir d'elle les formes, c'est-à-dire les lettres), manifestement la définition est l'énoncé qui résulte des différences.

Mais de plus, il faut aussi à coup sûr diviser la différence de la différence, [10] par exemple « pourvu de pieds » est une différence de l'animal ; de nouveau, il faut savoir la différence de l'animal pourvu de pieds en tant qu'il est pourvu de pieds, de sorte qu'on ne doit pas dire que « pourvu de pieds » se divise en ailé et aptère, si l'on veut parler correctement (ou, si l'on fait cela, ce sera par incapacité), mais qu'il se divise en pied fendu et pied non fendu. De fait, ce sont là [15] les différences du pied parce que le pied fendu est une façon d'être du pied. Et on cherche toujours à continuer ainsi jusqu'aux termes sans différence. Il y aura alors autant de formes de pied que de différences et les animaux pourvus de pieds seront égaux en nombre aux différences. Si donc il en est ainsi, manifestement la différence dernière sera la substance de la [20] chose et sa définition, puisqu'il ne faut pas dire plusieurs fois la même chose dans les définitions, car c'est superflu. Mais c'est précisément ce qui arrive : en effet, quand on dit « animal pourvu de pieds bipède », on n'a rien dit d'autre que « animal ayant des pieds, ayant deux pieds » ; même si, dans ce cas, on divise par la division appropriée, on fera des répétitions, et aussi nombreuses que les [25] différences. Si donc on trouve une différence de différence, la dernière sera une et sera la forme et la substance. Si au contraire on divise par coïncidence, par exemple si on divisait « pourvu de pieds » en blanc d'un côté, noir de l'autre, les différences seraient aussi nombreuses que les coupures. Par conséquent, il est manifeste que la définition est un énoncé qui résulte des différences et en particulier de la dernière d'entre elles, [30] du moins si l'on procède correctement. Ce serait évident si l'on changeait l'ordre de telles définitions, par exemple celle de l'être humain, en disant « animal bipède pourvu de pieds », puisque pourvu de pieds est superflu quand « bipède » a été dit. Mais il n'y a pas d'ordre dans la substance. Comment en effet faudrait-il penser que ceci est postérieur, cela antérieur ? Donc, au sujet des définitions par divisions, [35] c'en est assez pour dire en premier lieu ce qu'elles sont.

L'universel n'est pas une substance

13. [1038b] Puisque notre examen porte sur la substance, revenons-y encore. La substance se dit comme le substrat, l'être ce que c'est, le composé des deux et l'universel. On a donc traité de deux d'entre eux, c'est-à-dire de l'être ce que c'est et du [5] substrat dont on a dit qu'il est substrat en deux sens, soit parce qu'il est un ceci comme l'animal pour ses affections, soit comme la matière pour l'état accompli. Mais, de l'avis de certains, l'universel surtout est cause et l'universel est

principe. Revenons donc aussi sur l'universel, car il paraît impossible que soit substance l'un quelconque des termes universels. D'abord [10] en effet, la substance de chaque chose est propre à chacune et n'appartient pas à une autre, alors que l'universel est commun, puisqu'on appelle universel ce qui appartient par nature à un assez grand nombre de choses. De laquelle donc sera-t-il substance ? Car ce sera ou de toutes ou d'aucune. Ce ne peut être de toutes. Mais, s'il est substance d'une seule chose, les autres choses seront aussi celle-là ; en effet, les choses dont la substance est une et l'être ce que c'est [15] un sont elles-mêmes aussi une. En outre, on appelle substance ce qui ne se dit pas d'un substrat, tandis que l'universel se dit toujours d'un substrat. Mais est-ce donc qu'il ne peut être comme l'être ce que c'est alors qu'il peut en être un constituant, par exemple « animal » dans « être humain » et dans « cheval » ? Il est par suite évident qu'il y en a un énoncé de définition. Mais peu importe qu'il n'y ait pas non plus [20] d'énoncé de tous les constituants de la substance, car cet universel n'en sera pas moins substance de quelque chose, comme l'être humain est substance de l'être humain dans lequel il est présent, si bien qu'on aura encore le même résultat : car l'animal par exemple sera substance de ce dont il est proprement constituant. De plus, il est aussi impossible et absurde que le ceci et une substance, s'ils sont formés de certaines choses, [25] ne soient formés ni de substances ni d'un ceci, mais d'une qualité, car la non-substance et la qualité seraient antérieures à la substance et au ceci, ce qui est impossible ; en effet, ni dans l'ordre de l'énoncé ni dans l'ordre temporel ni dans l'ordre de la génération il n'est possible que les affections soient antérieures à la substance, car elles seraient aussi séparables. En outre, une substance sera présente dans la substance Socrate, [30] de sorte qu'il y aura une substance pour deux choses.

En général, si l'humain et tout ce qui se dit de cette manière sont des substances, il s'ensuit que rien de ce qui est dans l'énoncé n'est substance de quoi que ce soit, ni n'existe séparément ni dans autre chose ; je veux dire par exemple qu'il ne peut exister ni un animal à côté des animaux ni rien de ce qui est dans les énoncés. Quand on mène l'étude à partir de là, [35] il est manifeste que rien de ce qui existe universellement n'est substance, c'est-à-dire [1039a] qu'aucun des prédicats communs ne signifie un ceci, mais telle qualité. Sinon il y a de nombreuses conséquences et en particulier le troisième homme.

De plus, c'est évident aussi de la manière que voici. En effet, il est impossible qu'une substance soit composée de substances constituantes qui soient en état accompli ; de fait, ce qui est deux [5] ainsi en état accompli n'est jamais un en état accompli, alors qu'il y aura une chose une à partir de deux en puissance (par exemple la ligne double résulte de deux demi-lignes, du moins en puissance), car l'état accompli sépare. Par conséquent, si la substance est une, elle ne sera pas constituée de substances ; au sens où Démocrite le dit avec raison. En effet, il est impossible, affirme-t-il, que un vienne de [10] deux ou deux de un, car il fait des grandeurs indivisibles les substances. Évidemment, il en sera donc aussi de même pour le nombre, si toutefois le nombre est un assemblage d'unités, comme

le disent certains. Ou bien en effet la paire n'est pas une unité, ou bien l'unité n'existe pas en état accompli dans la paire. Mais il s'ensuit une difficulté, car s'il [15] n'est possible ni qu'une substance soit composée d'universels, puisqu'ils signifient telle qualité et non un ceci, ni non plus qu'une substance soit composée de substances en état accompli, toute substance serait non composée, de sorte qu'il n'y aurait énoncé de définition d'aucune substance non plus. Mais pourtant tout le monde est d'avis, et c'est ce qu'on vient de dire, que la substance, ou [20] seule ou elle surtout, a une définition. Et maintenant elle non plus n'en a pas ! Alors il n'y aura définition de rien, ou bien il y en aura en un certain sens, mais en un autre non. Ce propos sera plus clair par la suite.

Les Idées ne sauraient être des substances

14. À partir de ces arguments mêmes, on voit manifestement quelle est la conséquence aussi pour ceux qui [25] soutiennent que les Idées sont des substances, qu'elles sont séparables et qui, en même temps, produisent l'espèce à partir du genre et des différences. En effet, si les espèces existent <comme des substances> et si l'animal est dans l'humain comme dans le cheval, ou bien l'animal est le même et un en nombre, ou bien il est différent, car il est évident qu'il est un par l'énoncé, puisque le locuteur exposera la même définition [30] dans les deux cas. Si donc un humain en lui-même et par soi est un ceci séparé, nécessairement aussi ses constituants, par exemple l'animal et le bipède, signifient un ceci, sont séparables et sont des substances, par conséquent l'animal l'est aussi. Si donc ce qui est dans le cheval et dans l'humain a la sorte d'identité et d'unité que tu as avec toi-même, comment l'un [1039b] dans les êtres sera-t-il séparément un ? Et pourquoi cet animal n'existera-t-il pas, lui aussi, séparément de lui-même ? Ensuite, si cet animal participe de « deux pieds » et de « pieds multiples », il s'ensuit une impossibilité, car les contraires lui appartiendront en même temps, à lui qui est un être un et un ceci.

Mais, s'il n'y a pas participation, de quelle manière [5] peut-on dire que l'animal est bipède ou terrestre ? Eh bien, peut-être par assemblage et contiguïté ou par mélange. Mais toutes ces réponses sont absurdes. Eh bien, il est différent en chacun. Alors les êtres dont la substance est un animal seront pour ainsi dire en nombre infini, car ce n'est pas par coïncidence que <la définition> de l'humain est formée à partir de celle de l'animal. En outre, l'animal en soi sera multiple, puisque l'animal en chacun <de ces êtres> est substance ; [10] en effet, l'animal ne se dit pas d'après autre chose <que lui-même>, sinon l'humain viendra de cette autre chose et ce sera son genre. Et en outre, tous les constituants de l'humain seront des Idées ; par suite l'Idée n'appartiendra pas à une chose, la substance à une autre, car c'est impossible ; donc chacun des animaux dans les animaux sera l'animal en soi. En outre, de quoi cet animal est-il formé et [15] comment est-il formé d'un animal en soi ? Ou comment est-il possible que

l'animal qui possède comme substance cet animal en soi existe à côté de l'animal en soi ? De plus, pour les sensibles, les conséquences sont les mêmes et de plus absurdes encore. S'il est donc impossible qu'il en soit ainsi, à l'évidence il n'existe pas d'Idée des sensibles à la manière dont certains l'affirment.

On ne peut définir ce qui est unique, donc on ne peut définir aucune Idée

15. [20] Donc la substance est de deux sortes : le composé et l'énoncé de définition ; je veux dire qu'il y a substance soit à la manière de l'énoncé composé avec la matière, soit de l'énoncé tout seul. Ainsi, de tout ce qu'on appelle substance en ce premier sens il y a corruption, car il y en a aussi génération. Au contraire, l'énoncé n'est pas susceptible de se corrompre, car il n'y en a pas non plus génération (en effet, ce n'est pas [25] l'être de la maison qui vient à être, mais l'être de cette maison-ci) et, sans génération et corruption, ces substances sont ou ne sont pas. On a montré en effet que personne ne les génère ni ne les produit. Pour cette raison aussi, les substances sensibles singulières n'ont ni définition ni démonstration parce qu'elles possèdent une matière dont la nature est telle qu'elles puissent [30] être et n'être pas ; c'est pourquoi toutes celles qui, parmi elles, sont singulières sont corruptibles. Si donc la démonstration porte sur des choses nécessaires, si la définition relève de la science et si, tout comme il ne peut y avoir de science qui soit tantôt science, tantôt ignorance (mais ce qui est tel est opinion), il ne peut non plus y avoir démonstration ni définition, mais <seulement> opinion [1040a] de ce qui peut être autrement ; <pour ces raisons>, il est évident qu'il n'y aura ni définition ni démonstration de ces substances. En effet, les choses qui se corrompent sont inconnues de ceux qui possèdent la science quand elles échappent à leur sensation, et bien que les énoncés en soient sauvegardés à l'identique dans l'âme, [5] il n'y en aura ni définition ni démonstration. Par suite, quand l'un de ceux qui s'occupent des définitions cherche à définir un être singulier, il ne doit pas ignorer qu'il est toujours possible de réfuter <cette définition>, car il n'est pas possible de définir <un tel être>.

Par conséquent, il n'est pas possible non plus de définir aucune Idée. En effet l'Idée, à ce qu'ils affirment, fait partie des choses singulières et elle est séparable. Or, nécessairement, l'énoncé est formé de mots ; [10] celui qui cherche à définir ne créera pas de mot <nouveau> qui en effet sera inintelligible, mais il utilisera les mots d'usage, communs à toutes choses <de même sorte> ; il est donc nécessaire que ces mots appartiennent aussi à autre chose ; par exemple, si on te définissait, on dira animal maigre ou blanc ou autre chose qui appartiendra aussi à un autre. En revanche, si on affirme que rien n'empêche que tous les noms séparément appartiennent à beaucoup de choses, [15] mais que, ensemble, ils appartiennent à celle-là seule, il faut répondre comme suit. D'abord, les noms appartiennent aux deux choses, par exemple « animal bipède » à « animal » et à « bipède », et c'est nécessaire aussi pour les choses éternelles, du moins si elles

sont antérieures et parties du composé ; mais de plus, elles sont aussi séparables, s'il est vrai que « être humain » est séparable ; en effet, ou bien aucun des deux termes ne l'est, ou bien les deux le sont. [20] Si donc aucun n'est séparable, le genre n'existera pas en dehors de ses espèces, mais s'il existe en dehors de ses espèces, la différence aussi. Ensuite il faut répondre qu'ils sont antérieurs par l'être ; ils ne sont <donc> pas supprimés du même coup. Et puis, si les Idées sont formées d'Idées (car celles dont elles sont formées sont moins composées), il faudra encore que ces Idées dont est formée l'Idée soient aussi prédicats de plusieurs êtres, par exemple l'animal et le [25] bipède. Sinon, comment en prendra-t-on connaissance ? Il y aura en effet une Idée qui ne pourra être prédicat de plus d'un être ; or <ceux qui posent les Idées> ne sont pas de cet avis, mais ils sont d'avis que toute Idée implique participation.

Donc, comme on l'a dit, on ne se rend pas compte de l'impossibilité de définir, dans le domaine des choses éternelles, surtout toutes celles qui sont uniques, comme le Soleil et la Lune. Non seulement en effet on se trompe complètement [30] parce qu'on cherche à leur appliquer des propriétés telles que, si on les supprime, le Soleil existera encore, comme « qui tourne autour de la Terre » ou « caché la nuit » (car s'il reste immobile ou s'il brille la nuit, il ne sera plus le Soleil, mais c'est absurde qu'il ne le soit pas, car le Soleil signifie une certaine substance) ; on se trompe en outre, parce qu'on cherche à leur appliquer des propriétés qui peuvent toutes s'appliquer à autre chose, par exemple chaque fois qu'une autre chose sera telle, ce sera évidemment un Soleil. Donc l'énoncé de définition est commun ; [1040b] mais le Soleil, disions-nous, est au nombre des choses singulières, comme Cléon ou Socrate. Pourquoi donc aucun de ceux qui posent les Idées ne produit-il une définition de l'Idée ? En effet, il serait évident, s'ils essayaient, que ce qu'on dit maintenant est vrai.

Les parties des animaux ne sont pas des substances

16. [5] Il est manifeste que même la plupart des choses considérées comme des substances sont des puissances : les parties des animaux (car aucune d'elles n'est séparée ; quand on les sépare, alors elles sont toutes des êtres comme une matière) et la terre, le feu et l'air ; en effet, aucune de ces choses n'est une, mais elles sont comme un tas avant d'être cuites et avant qu'une unité ne se forme [10] à partir d'elles. Surtout on pourrait concevoir que les parties des êtres animés et les parties de l'âme viennent à être proches les unes et les autres (puisque elles sont à l'état accompli et en puissance), du fait qu'elles possèdent des principes de mouvement à partir de quelque chose qui est dans leurs articulations ; c'est pourquoi certains animaux continuent à vivre si on les divise. Mais pourtant toutes les parties existeront en puissance chaque fois qu'il y a unité et [15] continuité par nature, et non par violence ou par soudure, car un tel cas est une malformation.

Ni l'un ni l'être ni les universels ne sont des substances

Puisque l'un se dit dans les mêmes sens que l'être, que la substance de l'unité est une et que ce dont la substance est une en nombre est un en nombre, il est manifeste que ni l'un ni l'être ne peuvent être substance des choses, non plus que ne le peut l'être de l'élément ou l'être du principe ; mais [20] nous cherchons quel est donc le principe pour remonter au plus connu. <On pourrait penser> qu'ainsi l'être et l'un sont substance de ces choses plutôt que le principe, l'élément et la cause, mais eux non plus ne le sont pas encore, s'il est vrai que rien d'autre de commun non plus n'est substance ; en effet, la substance n'appartient à rien qu'à elle-même et à ce qui la possède, c'est-à-dire à ce dont elle est substance. [25] En outre, ce qui est un ne saurait être en plusieurs lieux en même temps ; au contraire, ce qui est commun se trouve être en plusieurs lieux en même temps, d'où il ressort évidemment qu'aucun des universels n'existe à part, en dehors des singuliers. Pourtant ceux qui soutiennent qu'il y a des formes, d'un côté ont raison de les séparer, s'il est vrai qu'elles sont des substances, mais d'un autre côté ils ont tort parce qu'ils disent que la forme est l'unité d'une multiplicité. [30] La raison en est qu'ils ne peuvent expliquer lesquelles sont des substances de cette sorte, les incorruptibles, en dehors des substances singulières et sensibles ; ils les font donc identiques par la forme aux substances corruptibles (car celles-là, nous les connaissons), en ajoutant aux choses sensibles le mot « en soi » : « humain en soi » et « cheval en soi ». Pourtant, même si nous n'avions pas [1041a] vu les astres, ils n'en seraient pas moins, je pense, des substances éternelles en dehors de celles que nous, nous connaissons. Par conséquent, si nous ne saisissons pas, même ainsi, lesquelles existent, sans doute est-il du moins nécessaire qu'il en existe certaines. Donc rien de ce qui se dit universellement n'est substance et aucune substance n'est formée [5] de substances, c'est évident.

La substance est la forme par laquelle la matière est quelque chose

17. Que faut-il appeler substance ? Et quelle est-elle ? Disons-le de nouveau en prenant un autre commencement, car il en ressortira sans doute aussi quelque évidence sur ce qu'est cette fameuse substance qui est séparée des substances sensibles. Donc, puisque la substance est un principe et [10] une cause, c'est à partir de là qu'il faut chercher. On cherche le pourquoi toujours de cette manière : pourquoi une chose appartient-elle à une autre ? En effet, chercher pourquoi l'être humain musicien est un humain musicien, c'est ou bien chercher ce qu'on a dit : pourquoi l'humain est musicien, ou bien c'est chercher autre chose. Donc d'une part, chercher pourquoi une chose est elle-même est ne rien [15] chercher, car il faut que le fait, c'est-à-dire l'existence, soit d'abord évident : je veux dire par exemple le fait qu'il y a une éclipse de lune. Et dire d'une chose qu'elle est

elle-même, c'est une seule raison et une seule cause pour tous les cas : pourquoi l'humain est un humain ou pourquoi le musicien est musicien, à moins qu'on ne dise que chaque chose est indivisible par rapport à elle-même, ce qui est, on l'a dit, l'être de l'un ; mais cela [20] est assurément commun à toutes choses et sommaire. D'autre part, on pourrait chercher pourquoi l'humain est un animal de telle sorte. Dans ce cas certes, il est évident qu'on ne cherche pas pourquoi celui qui est un humain est un humain ; on cherche alors pourquoi une propriété appartient à quelque chose. L'appartenance doit être évidente, car, s'il n'en est pas ainsi, il n'y a rien à chercher. Par exemple, « pourquoi [25] tonne-t-il ? » « équivaut à chercher » pourquoi un bruit se produit dans les nuages. En effet, de cette façon, ce qu'on cherche est une chose dite d'une autre. Et pourquoi ces choses-ci, par exemple des briques et des pierres, sont-elles une maison ?

Ainsi donc, on cherche manifestement la cause, c'est-à-dire l'être ce que c'est, pour le dire d'un point de vue dialectique. C'est chercher, dans certains cas, quelle est la fin, par exemple peut-être dans le cas d'une maison ou d'un lit, [30] et, en d'autres cas, quel est le moteur premier, car c'est aussi une cause. Mais on cherche une cause de cette dernière sorte quand il s'agit de génération et de corruption, l'autre cause aussi quand il s'agit de l'être. Ce que l'on cherche demeure caché surtout dans les choses qui ne sont pas dites d'autres choses, [1041b] par exemple <quand> on cherche ce qu'est un humain, parce qu'on énonce simplement <la question> et sans distinguer que ces choses que voici sont ceci. Mais il faut chercher en distinguant les articulations, sinon il y aurait un point commun entre ne rien chercher et chercher quelque chose. Puisqu'il faut avoir connaissance de la chose et qu'elle doit d'abord exister, [5] on cherche bien évidemment pourquoi la matière est quelque chose, par exemple pourquoi ces matériaux-ci sont-ils une maison ? Parce qu'il leur appartient ce qui est l'être d'une maison. Et pourquoi ceci est-il un humain, ou pourquoi ceci qui possède ce corps est-il un humain ? En conséquence, on cherche la cause de la matière, c'est-à-dire la forme par laquelle quelque chose est, c'est-à-dire la substance.

Ainsi donc, il est évident que, des choses simples, il n'y a ni recherche [10] ni enseignement, mais que, pour de telles choses, le mode de recherche est différent. Cependant le composé de quelque chose est formé de telle sorte que le tout soit un, non comme un tas, mais comme la syllabe ; les lettres ne sont pas la syllabe, *B* et *A* ne sont pas la même chose que *BA*, ni la chair la même chose que du feu et de la terre. En effet, après décomposition <en éléments>, les composés n'existent plus, [15] comme la chair et la syllabe, mais les lettres existent <encore>, ainsi que le feu et la terre. La syllabe est donc quelque chose, non seulement ses lettres, voyelle et consonne, mais encore autre chose ; la chair n'est pas seulement du feu et de la terre, ou du chaud et du froid, mais encore autre chose. Donc, s'il est vrai que cette autre chose aussi est nécessairement soit un élément, [20] soit formée d'éléments, si c'est un élément, on reviendra au même raisonnement, car la chair sera formée de ce feu et de cette terre et encore d'un autre élément, de sorte qu'on ira à l'infini ; or, si elle est formée d'éléments, ce

n'est évidemment pas d'un seul, mais de plusieurs, sans quoi cet élément sera la chose, de sorte qu'à nouveau nous ferons dans ce cas le même raisonnement que sur la [25] chair ou sur la syllabe. Toutefois on pourrait penser que c'est quelque <autre> chose, non un élément, et la cause précisément du fait que ceci est chair, cela syllabe, et ainsi de suite pour les autres composés. Or c'est la substance de chaque chose, car c'est la première cause de l'être. Et puisque certaines choses ne sont pas des substances, mais que toutes celles qui sont des substances sont constituées selon la nature [30] et par nature, cette nature qui n'est pas un élément, mais un principe, sera manifestement la substance. Un élément est un constituant qui, comme matière, résulte de la division, par exemple le *A* et le *B* de la syllabe.